

## Se souvenir du cercle Gaston-Crémieux, pourquoi ?

Philippe Lazar, *président du Cercle de 2002 à 2007*

Pour toutes celles et tous ceux qui en ont fait partie, à un moment ou à un autre de leur existence et de son existence, le cercle Gaston-Crémieux s'est ancré profondément dans leur vie eu travers d'une interpellation fondatrice sur leur relation à la judéité.

En ce qui me concerne, j'ai eu la chance d'être directement associé à sa fondation, informelle en 1967, formalisée par la création d'une association selon la Loi de 1901 l'année suivante. Au départ, sa naissance s'était matérialisée sous la forme d'un Manifeste, que nous fûmes douze à signer. J'étais le benjamin du groupe, rassemblé autour de la figure tutélaire de Richard Marienstras, auquel s'étaient joints entre autres Léon Poliakov, Claude Lanzmann et Pierre Vidal Naquet. Né « avant-guerre », ayant perdu la quasi totalité de ma famille paternelle et une très chère tante du côté maternel par déportation dans les camps de la mort, je ne pouvais évidemment pas ignorer « être juif ». Mais athée et non attiré par le sionisme, je ne savais pas exactement comment qualifier cette « appartenance ». Comprendre, grâce à Marienstras, qu'on pouvait la définir comme d'ordre historique et culturel, comme résultant d'une filiation personnelle et collective, fut une réelle illumination. J'avais – nous avons désormais les mots pour le dire, le commenter, le rendre distinct d'autres modes d'expression de cette relation. Ce que, quelques années plus tard, Marienstras exprimera pour sa part dans son ouvrage fondateur *Être un peuple en diaspora*<sup>1</sup>.

À l'époque, en France, une telle affirmation n'allait pas de soi. Nous étions évidemment mal compris, c'est le moins qu'on puisse dire, des « institutions juives », en particulier de celles qui étaient intégrées dans le « Conseil représentatif des institutions juives de France », le CRIF. Mais nous ne l'étions guère mieux des courants nationaux jacobins, alors dominants (les lois de décentralisation sont, on le sait, bien postérieures). Nous nous étions dès lors tout naturellement rapprochés de ceux des mouvements régionalistes qui réclamaient la reconnaissance de leurs cultures et de leurs langues sans pour autant vouloir entrer dans la logique du repli territorial que symbolisait le slogan « vouloir vivre dans notre pays ». Ce comportement de notre part était en harmonie avec l'idéologie bundiste : accepter pleinement les règles sociales et politiques du pays dans lequel on vit (*Doikoyt*, « être pleinement ici ») tout en exigeant la reconnaissance d'une identité collective de nature historique, culturelle et le cas échéant linguistique. Aussi bien avons-nous souvent été qualifiés de « néo-bundistes ».

Cette désignation s'est révélée particulièrement heureuse pour le Cercle, que les « événements » de 1968 avaient un peu affaibli dans son fonctionnement régulier, nombre de ses membres étant fortement impliqués dans leur déroulement. Nous avons alors bénéficié de l'apport - qui s'est révélé majeur - des animateurs, bundistes, du Comité laïque de l'enfance juive, le CLEJ, en quête d'un approfondissement théorique des bases de leur action de formation des jeunes. Je pense bien sûr en particulier à Jacques Burko, qui fut président du CLEJ et devint secrétaire du Cercle peu après son adhésion. Le nombre des adhérents crut alors de façon importante, il me semble qu'il dépassa la centaine de membres. Nous fonctionnions à l'époque au travers de réunions plénières, de colloques, de constitutions de groupes de travail,

---

<sup>1</sup> Maspero, 1975 ; réédité en 2014 par Les Prairies Ordinaires avec une préface d'Élise Marienstras.

d'échange de textes d'abord ronéotypés puis sobrement imprimés... Nous avons même à notre actif, entre autres, l'écriture collective d'un livre, *Temps juif, lecture laïque*<sup>2</sup>.

Vint alors le moment - quelque trente ans après la création ! - où sembla s'imposer l'idée de passer au stade de la publication d'une « vraie » revue périodique imprimée. Une idée jugée au départ bien ambitieuse mais qui méritait néanmoins d'être mise en oeuvre. Ainsi naquit la revue *Diasporiques*, en tant que « Cahiers du Cercle Gaston-Crémieux », une revue dont Jacques Burko assumait avec brio la rédaction en chef pendant près d'une décennie, avant que je lui succède.

\*

Tout cela pour dire que l'initiative prise par Georges Wajs – qui me succéda à la présidence du Cercle après que j'ai moi-même succédé à Richard Marientras – de constituer une mémoire aussi exhaustive que possible et aisément accessible de cette aventure humaine partagée que fut celle des membres du Cercle est particulièrement heureuse. Dans sa forme opératoire, elle sera un outil de travail pour tous ceux qui se pencheront sur les interrogations qui ont foisonné à cette période féconde de réflexion sur les composantes identitaires des individus et des peuples. Elle se veut aussi un hommage à toutes celles et tous ceux qui y ont pris part. Elle témoigne de l'influence qu'a pu avoir le Cercle sur l'évolution des représentations de la judéité tant chez les non juifs que chez les Juifs. Elle s'inscrit dans la continuité constructive d'une société humaine capable de concevoir que le constat de la diversité est une richesse et non un obstacle au vivre ensemble en paix.

---

<sup>2</sup> Liana Levi, 1975.